

L'ABBAYE D'ORVAL

LEGENDE.

(Suite).

Toutefois, l'inquiétude du noble comte de Chiny se vit promptement dissipée. Lorsque ces nouveaux venus, au nombre d'une trentaine environ : jeunes gens, hommes faits et vieillards, fronts ridés, bras robustes, visages roses, comparurent enfin devant lui, il sentit s'évanouir aussitôt toutes ses méfiances et ses craintes. Le plus âgé de ces inconnus, tandis que ses compagnons s'inclinaient humblement vers la terre, éleva gravement sa noble tête couronnée de cheveux argentés, et traçant en l'air le signe sacré avec une simplicité majestueuse, lui dit :

— Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, nous vous saluons, seigneur.

Le comte de Chiny, pleinement rassuré, tendit la main au chef des voyageurs, l'attira doucement à lui, et répliqua avec un sourire :

— Salut aux vôtres et à vous. Mes domaines, mon foyer vous sont ouverts. Seulement, qui donc êtes-vous ? Pèlerins, prêtres ou moines ?

— Nous sommes des religieux, seigneur. Nous suivons la règle bénie de notre père, saint Benoît. Nous sommes nés et nous vivons là-bas, bien loin par delà les monts et la mer ; au pays où le ciel et les flots sont bleus, où jamais la neige ne tombe, où l'oranger fleurit toujours, dans la Calabre, la grande Grèce des temps passés, à l'extrémité de l'Italie.

— Et pourquoi donc errer si loin ? Pourquoi quitter un si fécond, si florissant pays ? — reprit le comte Arnould, revenu à ses premiers soupçons, fronçant ses épais sourcils et hochant gravement la tête.

— Seigneur, pour une raison bien simple, que le plus simple pourrait comprendre. Là-bas les cloîtres sont nombreux, les serviteurs de Dieu dévoués et vaillants, les autels dignement honorés, les peuples instruits et secourus, les terres richement cultivées. Tout y est prospère et tranquille, on n'avait plus besoin de nous.

— Partez, nous dit alors le chef de notre ordre, notre père. Il existe, au loin, vers le Nord, des contrées à demi-sauvages, où les moissons croissent à peine, où les hommes pâtiennent, languissent, et, pour vivre, souvent s'entre-tuent ; que la misère envahit, que la guerre ravage, et où manquent ces deux trésors sans lesquels nul ne peut vivre : la prière et le pain. C'est là qu'il faut aller. Vous chercherez sans trêve, vous marcherez longtemps, et lorsque vous rencontrerez enfin quelque plaine bien calme, quelque obscure vallée, qu'obstruent les arbres séculaires, que dégradent les torrents et que rongent les mousses, mais où ne manquent ni le sol, ni l'eau, ni l'air, ni le soleil, vous vous arrêterez, vous parlerez au maître, vous planterez, au pied du mont, votre bâton de voyage, et vous commencerez votre œuvre en priant Dieu ».

Voici ce que notre supérieur, au départ, nous a dit ; voici ce qu'en son nom, seigneur comte, nous venons vous dire.

— Avez-vous donc trouvé, chez nous, quelque endroit qui puisse devenir le terme de votre voyage ?

— Oui, seigneur, non loin d'ici. Sur les confins de la forêt de chaque côté d'un clair ruisseau qui s'en va murmurant, bondissant, rejoindre la Semoy, cette rivière de vos contrées, la vallée, déserte et paisible, s'incline en ondulant vers la plaine, s'élève en gradins sur les monts. Nul ne la cultive, nul ne l'habite ; seuls, les oiseaux du grand bois y laissent tomber, en passant, quelque graine çà et là arrachée ; seuls, les cerfs et les daims de la forêt s'y reposent et boivent à ses sources. Et pourtant, tout y abonde : eaux vives, lumière, air salubre, et verdure, et fraîcheur. Les hautes herbes recouvrent, tapissent le sol bruni ; les mousses vertes montent au tronc des chênes. Pour rendre féconde, florissante, cette belle terre du bon Dieu, il faut si peu de travail, si peu d'efforts, seigneur ! Quelques heures de labeur chaque jour, quelques heures de prière. Voilà ce que nous ferons dans ce repli de vos montagnes, dans ce val ignoré, si vous consentez à nous y laisser vivre, à nous y laisser mourir.

— Eh bien ! de tout cœur j'y consens, répliqua le comte Arnould, rassuré et séduit enfin par la perspective de cette fondation utile et essentiellement pacifique. Mes archers et mes gardes vous respecteront, mes vassaux viendront vous aider ; vous aurez à vous ce coin de terre. Mais vous vous engagerez, mes bons Pères, à vous occuper sans cesse, à défricher ce sol, à nous garder, au temps de disette, un peu de blé et de farine, à soigner, en temps de peste, les malades de la contrée ; à dire pour nous, en temps de paix, des messes, et, s'il vous plait, nous enseigner le latin ; à panser nos blessés et bénir la tombe de nos morts quand nous serons en temps de guerre, ce qui puisse, avec la sainte permission de Dieu, ne point de sitôt arriver.

— Seigneur comte, nous ferons tout cela : nous d'abord, et puis ceux qui viendront après nous, qui chausseront nos sandales, revêtiront notre manteau et continueront notre tâche. Nous l'avons promis, avant de vous le promettre à vous, au Seigneur notre Dieu, au prieur notre père. Ne craignez donc point que notre résolution faiblisse, que notre serment soit oublié.

Et voici comment au bord des sources fraîches, à l'ombre des grands chênes, au cœur de la forêt, commencèrent à s'élever les murs blancs d'une abbaye. Peu à peu ils se dressèrent, ils grandirent, couronnés de trèfles et de festons, émaillés de vitreaux splendides, découpés en rosaces et en ogives, dominés par la croix. Les jours passaient, puis les mois, puis les ans : les murs de l'abbaye d'Orval, de la riante *Aurea Vallis*, servant d'asile à la charité, au travail, à la prière. Que leur fallait-il de plus ?... Pourtant il leur manquait encore un emblème, un blason. Ils allaient le devoir bientôt à la sainte joie d'une épouse, à la sainte douleur d'une mère.

II

A quelques lieues de là, au sortir de la forêt, en suivant le cours de la Semoy qui, au sein d'un paysage ravissant, se courbe, se replie, ondule et, en une gorge profonde, disparaît, se présente soudain un tableau d'une grandeur